

Revue Sur Zone

(Poezibao)

Claire Malroux

Mémoires

octobre 2014

Mémoire(s)

Inlassablement quelque chose dans la tête déplie replie ses
anneaux de serpent

Sans ses muscles d'étrange animal, pourrions-nous vivre ?

Une blancheur par instants perce ses yeux clos

Il devine une jungle de visages dont aucun sinon tous ne lui est
étranger, mais lui cherche un rivage où déposer la semence et le
suc d'une vie

Et ce qui scintille là-bas n'est peut-être que des sables nomades,
des oiseaux criards qui s'abattent sur des bribes, des points
d'interrogation qui n'en finissent pas de parasiter le sauvetage
d'une phrase

À la lisière de la conscience, en paquets d'écume, les paroles
roulées jusque-là par la langue du passé, au galop ou doucement,
ostinato, s'emmêlent, se morcellent en syllabes, consonnes et
voyelles

Et sans voix remonte des profondeurs la sirène pour sauver
l'humain qu'elle aime

Mais les syllabes qui claquent dans l'air ?

Le ciel s'enroue des cris inarticulés tout entiers suspendus dans
le présent vif à l'affût des promesses du large

Pourtant la faim un temps s'assouvit, les clameurs cessent,
tandis que la rumeur de ce qui fut traverse le sable et harcèle la
poussière des astres

Là-bas dans le brouillard me confronte la foule de mes doubles
anciens

De jour en jour ce mur d'ombres au-dedans de moi s'épaissit

La mémoire a beau marquer son territoire, il en vient d'autres et
d'autres encore, toujours plus denses comme grains de pluie
mûris dans la bruine

Tressautantes sauterelles derrière lesquelles la mante veille

Beaucoup sont des intruses. De quel droit viennent-elles
m'assiéger ? Avec elles je n'ai aucun lien de parenté alors que
d'autres cruellement me manquent

Salle prête pour le spectacle Extinction des feux, des voix
Spectateurs les yeux sur l'écran à l'arrière du crâne, tous acteurs
dans le rôle d'un unique moi

Sur la toile une ombre géante, corps d'une mère qui flaire le
danger : fil du temps rompu, effondrement de la charpente
D'innombrables os d'enfants à la dérive

La toile s'enfle, se creuse, des béances entre ses plis L'ombre
bat là-dedans comme un soleil en exil

Ne pas allumer le projecteur

La mémoire n'est pas un animal qu'on dresse à imiter la
fraîcheur du geste, mais pur instinct de pur-sang, liberté d'une
mer encagée dans une conque où gronde le grand ouragan

Dans tout ce qui précède je reconnais la patte de Mnémosyne ma nourrice Elle n'est pas de la race, hélas, de celles, louve ou chèvre Amalthée, qui allaitaient les héros et les dieux

Créature clandestine et quelque peu fabulatrice

Ce matin avant de s'éclipser elle a agité devant moi une photo de mon front prise à mon insu dans le noir

On y voyait (je l'ai aussitôt égarée car elle me brûlait les doigts) un chaos de formes enchevêtrées, cartographie de mes origines, celles-là rien moins que divines

Si seulement je pouvais derrière ce front qui le voile visiter l'intime géographie de ma mémoire, sonder chacun de ses sites qu'on dit multiples, pénétrer jusque dans l'hippocampe blotti sous le cortex avec son trinitaire sanctuaire,

À savoir

l'égyptien à la corne d'Ammon

le gyrus denté grec

le subiculum latin

Le toucher pour voir s'il durcit ou bout comme un volcan sur le point d'éruer un brûlant magma sans utilité

Ni cire qui fond ni papier qui se déchire ni gravure dans un
matériau solide, pierre ou cuivre

Amas de virtuelles particules en suspension dans un espace qui
se dilate et se contracte au gré des variations du vivant

La mémoire comme l'amour ne connaît pas de lois

Espace palpitant circonscrit de même que tout ce qui se reflète
dans l'œil, ne s'ouvrant tout grand qu'à la mort sur un espace
illimité, trop tard pour décharger sa cargaison fantôme dans le
noir

©Claire Malroux